

C'est parce que Rimbaud s'est reclus dans son inquiétude qu'il a pu rejoindre l'universel.

Contradictions, en un mot, de la misère et de l'énergie, d'une dérélition et d'une infatigable espérance.

Au-delà désormais du dérèglement et de toutes les tortures, Rimbaud maintient l'idée de force et beauté, ces deux biens d'une vie qui saurait se faire confiance et se dépenser librement dans l'horizon naturel.

Y. Bonnefoy

Une fois, entre des migrations, vers 1875, le compatriote de Rimbaud et son camarade de collègue, M. Delahaye, à une réminiscence de qui ceci puise, discrètement l'interrogea sur ses vieilles visées, en quelques mots que j'entends comme : « eh ! bien, la littérature ? » l'autre fit la sourde oreille, enfin répliqua avec simplicité que « non, il n'en faisait plus », sans accentuer le regret ni l'orgueil.

Stéphane Mallarmé

Lettre à M. Harrison Rhodes

Arthur Rimbaud, de l'Alchimie du Verbe
au silence de l'homme d'affaires
(1854-1891)

« Certains naissent posthumes », constatait Nietzsche. La gloire universelle de Rimbaud aurait certainement sidéré le poète qui avait répondu, au retour d'une de ses innombrables escapades, à son ami Ernest Delahaye qui l'interrogeait sur sa création littéraire : « je ne m'occupe plus de ça. »

Et pourtant, son œuvre poétique écrite à l'adolescence et jusqu'à 20 ans, sauvée de l'oubli par Paul Verlaine, va bouleverser la poésie elle-même, l'ancrer dans une modernité irréversible et changer le regard que l'on porte sur le monde.

Car Rimbaud est un mythe, un des plus grands mythes de la littérature moderne. S'il est universellement glorifié en tant que poète, le grand public ne se complaît que dans la fascination qu'exercent sa vie et son personnage.

Le phénomène est explicable : la vie de Rimbaud est un vrai roman et la plupart de ses textes, mis à part ceux que l'on a nommés les textes de prime jeunesse, sont « illisibles » pour les non-spécialistes.

Le mythe naît ailleurs : de l'ambiguïté du fameux portrait de Carjat, à la fois ange et beauté du diable, pas vraiment adulte, pas vraiment viril. C'est ce portrait et le tableau de Fantin-Latour « Le coin de table » où il apparaît aux côtés de Verlaine et aussi les photographies exhumées de son séjour à Harrar qui donnent corps au mythe.

A cela, s'ajoute l'attrait du sulfureux : la drogue, l'absinthe, la liaison violente avec Paul Verlaine. Mais surtout, il semble que la jeunesse de Rimbaud ait été figée pour l'éternité. Il écrit jeune et comme ses textes, la beauté de sa jeunesse s'est installée dans nos cultures, intemporellement. Aujourd'hui, Rimbaud est une figure pour les jeunes comme le sont celles de James Dean ou de Jim Morrison.

Le mythe de Rimbaud, c'est donc sa vie. Mais qu'est-ce qu'une vie ? « Une existence, dès lors qu'elle achoppe sur le peu de choses qui la transforme en destin –c'est-à-dire lui donne un sens », répond Pierre Michon.

Il s'agit donc de justifier son existence. Ecrire devient alors simplement une volonté de dire « pas de sujet, pas de thème, pas de pensée », juste cette volonté « qui fait avec rien une forme dans laquelle s'installe un sens ».

C'est ce sens que nous allons tenter de discerner dans l'œuvre de Rimbaud, en s'attachant d'abord, par respect du sujet annoncé, à cette notion d'Alchimie du Verbe. Je me limiterai à deux aspects : **1) Rimbaud voyant**

2) Rimbaud anarchiste ou mystique ?

I - Rimbaud Voyant :

La précocité stupéfiante de Rimbaud est bien connue. Sa maîtrise des vers latins, ses premiers poèmes qui imitaient les poètes publiés de son époque en attestent. Ce surdoué impressionne les enseignants du Collège de Charleville, mais cet enfant terrible ne passera pas le baccalauréat. Ses vers mythiques dans « Ma bohème » : « Mon paletot aussi devenait idéal » et « Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou » confirment l'éblouissante technicité de l'adolescent. Comme pour le latin, il a parfaitement intégré les règles de composition classique de l'époque parnassienne. Mais cette composition classique révèle déjà celui qui voulait révolutionner les règles. Il mêle des vers parnassiens ou romantiques avec des mots ordinaires, triviaux. Le paletot, mot trivial, est « idéal », vocabulaire du monde sacré, les élastiques de ses souliers sont assimilés à la « sainte » « lyre » d'Orphée. La facétie et l'espièglerie pointent déjà dans ce poème. Il affirme la liberté qu'il veut prendre avec l'orthodoxie des maîtres. Dans le jeu de la création poétique, Rimbaud affectionne les « hors-jeu ». Si « Ma bohème » (Fantaisie) a la forme splendide d'un sonnet à la manière de Baudelaire, il n'a aucune dimension tragique ; c'est un poème ensoleillé où se lit le bonheur d'être libre.

L'année suivante, en 1871, Rimbaud, qui se prépare à quitter Charleville pour Paris, écrit encore un de ses poèmes mythiques, « Le bateau ivre ». (p.72 Rimbaud Poésies complètes le livre de poche).

Conçu pour épater les poètes parisiens, les parnassiens du Cercle des Vilains Bonhommes, l'ont été effectivement. Il laissa une impression effarante. Léon Valade écrit ceci à un critique littéraire : « Vous avez bien perçu de ne pas assister au dîner des Affreux-Bonhommes. Là fut exhibé, sous les auspices de Verlaine, son inventeur, et de moi, son Jean-Baptiste sur la rive gauche, un effrayant poète de moins de dix-huit ans, qui a nom Arthur Rimbaud. Grandes mains, grands pieds, figure absolument enfantine et qui pourrait convenir à un enfant de treize ans, yeux bleus profonds, caractère plus sauvage que timide, tel est le même dont l'imagination pleine de puissance et de corruptions inouïes, a fasciné ou terrifié tous nos amis. - Quel beau sujet pour un prédicateur s'est écrié Soury. D'Hervilly a dit : Jésus au milieu des docteurs. C'est le diable, m'a déclaré un autre, ce qui m'a conduit à cette formule nouvelle et meilleure : Le diable au milieu des docteurs. C'est un génie qui se lève. Ceci est l'expression froide d'un jugement pour lequel j'ai déjà eu trois semaines et non une minute d'engouement. »

Se hisser à la hauteur de l'intelligence poétique de Rimbaud exige un effort considérable. Mais qui peut prétendre à comprendre chaque phrase d'un poème et ses allusions ? Sans en connaître l'intention précise de l'auteur, le texte conserve une force de frappe poétique exceptionnelle et par là même, une indéniable capacité à « communiquer » pour employer un terme standard d'aujourd'hui.

Pourtant, Yves Bonnefoy ne consacre que quelques lignes au « Bateau ivre » et Louis Aragon ira jusqu'à écrire : « admirer le *Bateau ivre* est un signe de vulgarité de l'esprit... »

Ce poème, incontournable dans l'imagerie scolaire, est la prémisse de la création future de Rimbaud. C'est, effectivement, un long texte d'apprentissage, il renferme déjà la tentative de volonté novatrice de Rimbaud.

Le ton hermétique est celui de l'odyssée. Elle raconte le récit d'un voyage maritime – le bateau est personnifié - et déjà, l'expérience de la quête poétique de Rimbaud en personne, le « je » du texte. C'est une longue métaphore : la mer et le poème de la mer, un bateau et un poète à la dérive. Les expériences de ce bateau ivre sont celles de Rimbaud. Notre confrère Jean-Pierre Lassalle reconnaîtrait dans ce poème, une des composantes nécessaires au poème : le souffle. Rimbaud veut briller aux yeux des poètes parnassiens, il lui faut prouver sa virtuosité qui le classe au rang des poètes qui l'écoutent.

C'est un poème baroque où s'entrechoquent des images jamais osées auparavant, étranges, opposant le divin au diabolique, le sordide au merveilleux, le précieux au vulgaire. L'apocalypse de ce bateau fou se lit comme une parabole. Les haleurs, qui ont disparu depuis longtemps, tiraient le bateau à contre-courant. Ils représentent ceux qui imposent l'ordre établi, qui empêchent, au nom des règles, de la morale dominante, de l'esthétique régnant, d'être entraîné dans la pente naturelle du plaisir. Les haleurs, qui peinent à la tâche, ce sont les professeurs, les bourgeois, les juges, les prêtres, les généraux. Il s'agit de ne pas se laisser dompter par les haleurs. Le poète, assimilé au bateau, refuse de naviguer sur des « fleuves impassibles » qui sont la métaphore d'une société bourgeoise, figée, immobile. Avec violence, les haleurs sont massacrés par les « Indiens » barbares, qui assassinent les traditions. Ainsi, la guerre de 1870 et la Commune ont libéré le jeune Rimbaud en lui permettant d'explorer des régions inconnues de la poésie traditionnelle. C'est alors que les « i », les fameux « i rouges » du sonnet des voyelles s'accumulent pour que résonnent le tumulte des « criards » dans leur brutale ivresse.

On peut avancer sans rire que le « Bateau ivre » est un des premiers poèmes contre la société de consommation. Le poète est « insoucieux de tous les équipages, / Porteurs de blés flamands ou de cotons anglais ». Le rejet d'une société commerciale et mercantile (qu'il recherchera ensuite dans les dix dernières années de sa vie) est explicite. A cette aliénation, Rimbaud oppose les « tapages » de l'adolescent, seul moyen dont il dispose pour accéder à la liberté. L'adolescent larguant toutes ses frustrations est emporté par l'immense vague de la liberté, qui le roule, qui le submerge, qui brise toutes ses résistances jusqu'à la destruction, jusqu'à ce vide qui appelle l'ivresse, celle de l'âme bien sûr, qui entrevoit l'éblouissement de la lumière qui exalte l'amour et le bonheur.

« J'ai vu »... « J'ai vu »... « J'ai vu »..., scande Rimbaud à la recherche de ses visions qui vont bouleverser le monde de la poésie. Mais la fin est pitoyable. C'est la chute, l'échec, qui, en définitive, vont hanter toute son œuvre et seront les signatures

de sa vie. L'enfant est ravalé à la terre, le destin de Rimbaud est scellé, il retourne au cloaque ardennais.

« Je ne puis plus, baigné de vos langueurs, ô lames,
Enlever leur sillage aux porteurs de cotons,
Ni traverser l'orgueil des drapeaux et des flammes,
Ni nager sous les yeux horribles des pontons. »

Le poème est truffé de termes de marine. Le ponton était un bâtiment à fond plat ou un vieux vaisseau rasé jusqu'au premier ponton. On y enfermait des prisonniers dans l'attente de leur jugement ou de leur exil. Sort qui fût réservé à des milliers de Communards à Brest avant leur départ pour la Nouvelle Calédonie. C'est le regard horrifié de ces condamnés que Rimbaud évoque dans ce dernier vers. La conscience sensorielle est en éveil dans cette odyssée : « Je sais », « J'ai vu », « J'ai rêvé » sont les termes révélateurs de l'appel à la sensualité.

Rimbaud s'en remet aux sens comme on s'en remet à une autorité puissante et de confiance. Le poète doit devenir voyant et affirmer, contre les apparences, les certitudes établies, la vérité de ses visions. Le reste n'est qu'illusions et imposture. C'est dans le *Bateau ivre* que Rimbaud proclame que la vraie vie est bien « ailleurs » dans cette vérité des délires, qu'il considère comme un absolu :

« J'ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies
Baiser montant aux yeux des mers avec lenteurs,
La circulation des sèves inouïes,
Et l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs ».

Pas de poésie sans ces visions. Pas de connaissance du monde sans la fascinante étrangeté de ces images fabriquées qui suscitent des « horreurs mystiques », l'effroi sacré.

J'ai déjà dit qu'il existe chez Rimbaud une constance de l'échec dans l'enchaînement de ses poèmes. L'extase qui pointe avorte près du but. Le *Bateau ivre* regagnera son port d'attache, humilié, mais lesté des visions acquises dans le naufrage :

« J'ai vu des archipels sidéraux ! Et des îles
Dont les cieux délirants sont ouverts au vogueur :
Est-ce en ces nuits sans fonds que tu dors et t'exiles,
Million d'oiseaux d'or, ô future Vigueur ? »

Géniale beauté de ce dernier vers ! La vigueur est écrite en majuscule. C'est la future inspiratrice du poète, sa Muse. Ce vers illustre déjà l'oméga du sonnet « Voyelles ». Pourtant, dans le *Bateau ivre* l'appel au néant l'emporte. La beauté est anéantie et reniée. La fougue poétique de Rimbaud n'a pu percer l'azur.

Cette vocation manquée du Voyant Rimbaud, qui s'en explique clairement dans deux lettres, l'une à Georges Izambard le 13 mai 1871, l'autre au poète Demeny le 15 mai, la confirme dans le célèbre sonnet « Voyelles » (p. 71 Rimbaud Poésies complètes).

« Voyelles, voyelles, en avez-vous fait des histoires ! », s'écriait le dadaïste qui a logé à Toulouse, à Saint-Cyprien, Tristan Tzara. Il est vrai que ce sonnet a fait couler beaucoup d'encre.

Pour appréhender ce poème, il faut connaître la volonté de Rimbaud ; il écrit à Izambard, son jeune professeur :

« Je veux être poète, et je travaille à me rendre voyant : vous ne comprendrez pas tout et je ne saurais presque vous expliquer. Il s'agit d'arriver à l'inconnu par le dérèglement de tous les sens. Les souffrances sont énormes, mais il faut être fort, être né poète, et je me suis reconnu poète. Ce n'est pas du tout ma faute. C'est faux de dire je pense. On devrait dire : On me pense. –Pardon du jeu de mots-. Je est un autre. Tant pis pour le bois qui se trouve violon et nargue aux inconscients, qui ergotent sur ce qu'ils ignorent tout à fait ! ».

Deux jours plus tard, il précise à Demeny, poète ardennais ami d'Izambard : « le poète devra faire sentir, palper, écouter ses inventions ».

Rimbaud ne veut plus des vieilles formes poétiques qu'emprunte encore Baudelaire. Il lui faut trouver une nouvelle langue qui soit, écrit-il : « de l'âme pour l'âme, résumant tout, parfums, sons, couleurs, de la pensée accrochant la pensée et tirant. »

« Voyelles » est donc l'expression de cette pensée.

Il écrit à Théodore de Banville : « Je ne sais ce que j'ai là... qui veut monter... Je jure, cher maître, d'adorer toujours les deux déesses, Muse et Liberté. »

L'inextinguible attrait de la poésie, comme un incendie qui le dévore, et l'impérieux besoin de liberté submergent Rimbaud. Il n'a pas à comprendre d'où vient ce désir adductif de la poésie, tous les poètes ont l'expérience de la limite de l'inspiration mais il doit lui céder et lui être fidèle.

« Mais l'amour infini me montera dans l'âme », écrit-il dans « Sensation », en réponse à sa lettre à Banville.

La quête d'Absolu de Rimbaud passe par le Verbe. « Au commencement était le Verbe », il connaît la Genèse, il écrira une suite johannique.

C'est donc à travers le langage qu'il atteindra l'Alpha et l'Oméga de l'Apocalypse de Jean. Et les voyelles sont les chevilles sonores de la langue. Elles sont les « naissances latentes », le secret des origines du monde. Certainement, les borborygmes des premiers hommes étaient des voyelles. C'est avec elles qu'il faut rechercher la parole perdue de nos origines. Victor Hugo disait déjà que les voyelles existaient pour le regard presque autant que pour l'oreille et qu'elles peignaient des couleurs. On peut, bien entendu, rattacher un sens symbolique à chaque couleur, mais interrogé sur ce sujet par André Gide, Verlaine répondit : « Moi qui ai connu Rimbaud, je sais qu'il se foutait pas mal si A était rouge ou vert. Il le voyait comme ça, mais c'est tout. »

C'est certainement vrai. Dans le manuscrit autographe de Rimbaud, il avait d'abord écrit « O rouge » puis il a corrigé pour « bleu », car il avait déjà utilisé le rouge pour le I.

Cependant, le noir dont il peint le A est une couleur obsessionnelle dans l'œuvre de Rimbaud. « Les corbeaux » sont « Les chers corbeaux délicieux/ et les « crieur (s) du devoir, / Ô notre funèbre oiseau noir ! ».

Le noir, pour un alchimiste, est la matière de l'œuvre en putréfaction. C'est l'origine de l'œuvre, le passage obligé, la nuit qui permettra la lumière, la voie tracée du poète. De la même manière que le grain de blé doit pourrir pour renaître, il est mentionné dans les manuels d'alchimie : « Si tu ne noircis pas, tu ne blanchiras pas ». Le vieil homme doit mourir pour renaître en poète.

Le sonnet « Voyelles » décrit le chemin emprunté de l'origine du monde à son terme. Le O final est chargé de mysticisme, les cris perçants : « O, suprême clairon plein de strideurs étranges », sont peut-être ceux des prophètes qui éveillaient la lumière. C'est l'Oméga, violet comme il se doit, puisque c'est la dernière couleur du spectre rayon des yeux de Dieu.

« Voyelles » est une entrée dans le domaine du sacré. Qui s'y aventure perd ses repères. Rimbaud se laisse conduire dans un monde inconnu.

Rimbaud pratique donc la voyance telle qu'il l'avait expliquée à Izambard et Demeny les 13 et 15 mai 1871. C'est cette voyance qu'il met en scène dans « Une saison en enfer » et plus particulièrement dans ce qui constitue la partie Délires II, « Alchimie du verbe ». (p. 120 – Rimbaud Poésies complètes).

Comme son titre le mentionne, il s'agit d'une série de « Délires » qui, cette fois-ci, sont des révélations autobiographiques. Rimbaud se réfère à son travail de poète des années précédentes. Ce poème s'insère dans une suite de textes remplis de cris, de tension, de flammes et offre un calme étrange, sinon inquiétant. Peut-être, tout simplement, ce calme est dû à la distance qui le sépare déjà de certaines de ses expériences passées. Le temps apaise.

C'est comme un bilan. Il rappelle ses projets : invention d'une langue « résumant tout, parfums, sons, couleurs » ; sa volonté de fusionner tous ses sens ;

On retrouve dans le titre même le souffle divin : le Verbe. Rimbaud est toujours dans sa quête de la « Parole perdue ». Il veut retourner aux origines, quand tout encore était à créer ou en création. Pour aller à la rencontre du Verbe, il faut accepter tous les dérèglements et pas seulement ceux qui régissent la création poétique. Il faut abandonner toutes les règles morales, toutes les règles qui garantissent la sécurité des individus, il faut laisser derrière soi tous les repères.

Le Verbe va donner de nouveaux sens à tout, de nouveaux rythmes. Mais il va tout annihiler de l'existant actuel. Rimbaud y écrit « des silences, des nuits », y note « l'inexprimable. » « Je fixais des vertiges » conclut-il.

Cette faim, cette soif d'Absolu qu'il exprime et qui l'entraînait au déséquilibre du corps et de l'esprit, il l'accepte jusqu'au martyre. La folie menace. C'était un dernier appel avant de périr de son propre naufrage. On n'avance pas impunément vers l'impalpable, l'irréel, l'essentiel.

Mais le poème en prose est au passé. Les derniers verbes sont à l'imparfait, ce qu'il décrit donc est, heureusement, du passé, c'est une histoire ancienne.

Il faut alors bien admettre que le Voyant porte sur son passé, le regard de la lucidité objective. Quelle distance et quel détachement à l'égard de la période au cours de laquelle il écrivit « Voyelles ». C'est une repentance. Le ton est celui de l'autodérision.

La démesure de la démarche initiale de Rimbaud l'a conduit à l'impasse. Lui qui « s'habitua à l'hallucination simple » et finissait par trouver sacré le désordre de (son) esprit », a finalement simplement perdu le contrôle de ses sens : « Je voyais très franchement ... un salon au fond d'un lac. » Dans ces conditions d'aveuglement, il ne peut, effectivement que dire « adieu au monde. »

La poésie n'est pas de faire le deuil de la réalité ! Ce serait anéantir l'humanité du poète. Il est devenu Prométhée et doit expier ! Il retourne alors aux anciennes formes, aux conceptions poétiques du vieux Parnasse.

Il Rimbaud – anarchiste ou mystique ?

La sœur de Rimbaud, Isabelle, qui écrivait et dessinait fort bien, affirmait que « l'épistolier de la théorie du voyant, devenu maître de visions, spectateur et juge de l'infini, avait abouti au sortir d'entretiens si redoutables avec le mystère, au spiritualisme le plus haut, le plus fatalement catholique, à la « Saison en enfer ».

Rimbaud mystique catholique ?

C'est la croyance de Paul Claudel, de Francis Jammes qui voyait en lui « le mage qui marche à l'étoile », de François Mauriac qui le considérait comme un « mystique à l'état sauvage, fils du soleil, crucifié malgré lui ». Ce pauvre Mauriac s'est même exclamé lors d'une bouffée mystique délirante : « A l'heure du Christus Venit, je t'attendrai Rimbaud ! ».

Dans son livre « Le mythe de Rimbaud » (« structure du mythe ») Gallimard 1970, Etiemble consacre quatre chapitres à démystifier « Rimbaud le saint. »

Rimbaud se livrait à de violents blasphèmes. Il gravait sur les bancs de Charleville Mézières : « M... à Dieu ». Cela ne démonte pas les tenants de la catholicité mystique de Rimbaud : « Les blasphèmes de Rimbaud sont autant d'aliments à la thèse catholique : Rimbaud ne se débattait pas ainsi contre Dieu et l'Eglise, s'il ne sentait pas sur lui leur invincible emprise », rétorque M. Blanchet faisant valoir, au contraire que le blasphème implique nécessairement la foi.

A l'inverse, certains auteurs expliquent la posture de Rimbaud comme étant celle d'un anarchiste Communard, révolutionnaire anti-bourgeois.

Depuis Claudel dans sa préface de 1912 reprise en 1960 dans l'édition des œuvres de Rimbaud en livre de poche et pour les catholiques des années 1930 à 1950, et pour Henry Miller, Rimbaud a commis une œuvre pie, voyant de multiples allusions à l'Evangile dans les « Illuminations » et dans la « Saison en Enfer » un ouvrage essentiellement constitué « par la reconnaissance du Christianisme comme réalité objective ».

Un certain Sylvain, monarchiste et catholique s'est même réjoui qu'une « Saison en Enfer » « apporte à nos âmes assoiffées de vérité ce sans quoi elles allaient périr » ! Et le premier biographe de Rimbaud, Paterné Berrichon qui finit par épouser la pieuse Isabelle Rimbaud, explique que les amants de Rimbaud, Paul Verlaine et Germain Nouveau, sont « devenus des catholiques croyants grâce à son influence » !

La conversion de Verlaine serait aussi « une conséquence lointaine et certaine de sa liaison avec Rimbaud ».

Et Rimbaud de provoquer d'autres conversions mystiques : Paul Claudel, Louis Le Cardonnell, Husmans, etc....

A lire Rimbaud (*Les pauvres à l'église*), on ne peut croire qu'il ait versé dans les bondieuseries.

Pour Benjamin Fondane qui a écrit « Rimbaud le voyou », la révolte de voyant soutenue au prix de si durs sacrifices ne lui apparaît plus comme un « sophisme magique ». Il n'a pas encore tiré sa révérence à la poésie, -cela viendra- , mais il sait qu'il a perdu la partie contre un adversaire nommé Dieu.

« Oui, toute la question est là, explique clairement Benjamin Fondane, quelle que soit notre aversion pour le problème religieux, quelle que soit, d'autre part, notre répugnance à admettre qu'un esprit de la taille de Rimbaud ait pu verser dans une telle misère, avons-nous le droit d'escamoter la vérité, de nier que le problème de Dieu ait touché Rimbaud, alors qu'il constitue en quelque sorte le thème fondamental de son drame... Ce n'est pas pour avoir accepté Dieu que Rimbaud perd sa partie ; c'est pour avoir décidé qu'il ne pouvait l'accepter, que jamais il ne pourrait l'accepter... Ne pas vouloir se résigner à la vie et ne pas pouvoir rejoindre « la vraie vie » ; ne pas pouvoir supporter l'autorité, mais ne pas pouvoir aller jusqu'au bout de la liberté « libre », attendre Dieu avec gourmandise et le perdre, de crainte d'être paysan, d'être de race inférieure, tel est le singulier destin de Rimbaud ».

Nous savons qu'Isabelle, la sœur de Rimbaud, a obtenu qu'il se confesse et qu'il bénéficie des saints sacrements avant de mourir. Mais, de l'aveu même d'Isabelle, Rimbaud a accepté sans grande conviction. Certainement, il n'en espérait pas un grand salut, puisqu'il dit à sa sœur : « J'irai sous terre et toi tu marcheras dans le soleil ».

Cette phrase nous convainc encore de l'amour de la vie de Rimbaud. Son salut, il ne le situait pas dans l'au-delà, mais bien sur cette terre où il n'a cessé de chercher sa place.

Lui qui avait écrit dans sa fameuse lettre du Voyant : « Jamais je ne travaillerai », a fini par travailler comme un forcené sous un climat éprouvant et en laissant, contrairement à beaucoup d'Européens de cette époque, une impression d'humanité parmi les indigènes. Rimbaud était un acharné de la vie. Il fit preuve d'une volonté physique hors du commun. La douleur physique ne parvenait pas à l'abattre. Il résista jusqu'au dernier moment. Alors que son cancer du genou manifestait sa douleur lancinante nuit et jour, il monta à cheval et s'offrit une randonnée dans le

désert. Amputé de la jambe droite, il commande une jambe artificielle. Sa fringale de vivre le poursuit jusqu'aux derniers jours où sa lucidité devant l'issue implacable le remplit d'une désolation qui ne laissait place qu'aux larmes.

Non, Rimbaud n'attendait pas « ce grand coup de lumière dans la gueule », comme Pierre Emmanuel. Il avait cherché une vérité et s'était perdu.

En 1886, les Illuminations le rendent célèbre et le désignent comme le chef de file de la poésie contemporaine. Cela le rend furieux ! Il en a vraiment terminé avec la poésie qui lui fait maintenant horreur. Il envoie à la Société de Géographie de Paris des rapports sur des régions mal connues, avec une redoutable précision technique. L'homme est d'une extravagante intelligence. Aucune fioriture, aucune envolée lyrique dans ces rapports, aucune image. Rimbaud ne vit alors que dans les angoisses matérielles, dans l'ennui et l'agitation qui règne à Aden et à Harrar.

Rimbaud ambitionnait de trouver « le lieu et la formule » et de posséder « la vérité dans une âme et un corps. » Certains voudraient voir en Rimbaud celui qui situe le lieu et la formule dans un engagement révolutionnaire.

Les manuels qui faisaient autorité dans ma jeunesse s'accordaient à affirmer que Rimbaud n'avait pu être mêlé aux événements de la Commune de 1871, même si ceux-ci avaient inspiré des poèmes aujourd'hui mythiques. Mais l'esprit d'insurrection de Rimbaud était brandi comme un étendard. Il fut une des vedettes de mai 1968. Aujourd'hui, on ne peut affirmer que Rimbaud n'ait pas participé à la Commune. Était-il à Paris entre le 18 avril et le 13 mai 1871 ?

Celui que Verlaine appelait « L'homme aux semelles de vent » aurait pu se rendre de Charleville à Paris à pied. Une thèse veut que Rimbaud ait effectivement gagné Paris, se soit engagé dans les Francs-tireurs de la Révolution, ait été logé à la caserne de Babylon « où régnait le plus grand désordre » et aurait été violé par des soldats. Ce serait le sens du poème joint à la lettre à Izambard, « Le cœur volé » (p. 46 – Rimbaud poésies complètes).

Que Rimbaud ait été attiré par l'anarchie, ses poèmes le confirment et il est établi que lorsqu'il prit connaissance du décret instaurant la Commune, alors qu'il se trouvait à Charleville, il allait dans la ville, la pipe au bec, en criant à tue-tête : « L'ordre est vaincu » !

Rimbaud fut cet adolescent encombré d'un génie monstrueux qui détesta la religion, la famille, les bourgeois, les petites villes de province, les paysans, le manque d'aventure, en fait, tout ce qui obéit à une étroitesse d'esprit.

Mais cette rage était, avant tout, la rage d'un adolescent qui cherchait un autre lui-même !

Rimbaud ne peut être mis au compte de ceux qui ont assis les fondements de l'anarchie. Ce ne fut jamais un militant. Simplement un révolté contre toute autorité. Ce refus viscéral de toute autorité empêche d'accorder du crédit à la thèse bien pensante de la conversion in extremis de Rimbaud. Claudel percevait Rimbaud comme un mystique à l'état sauvage.

Dans le récit bouleversant des derniers jours d'Arthur qu'en fit avec un grand talent sa sœur Isabelle, on peut lire que dans sa fièvre délirante, il appréhendait qu'au Harrar on ne le croit plus sur parole et qu'on n'ait plus confiance en lui. Claudel, qui reprend ce récit dans sa préface de 1912, (qui figure dans l'édition Gallimard de 1960) conclut ainsi : « Je suis un de ceux qui l'ont cru sur parole, un de ceux qui ont eu confiance en lui ».

Cette confiance inconditionnelle permit à Claudel de découvrir la profonde aspiration de sa vraie nature, à lui Claudel, qu'il attribua à son héros poétique, Rimbaud.

Voir Rimbaud comme un être à l'état sauvage est un aveuglement de la pensée. Si Rimbaud a pu être un mystique et son poème « Mystique » (p 150 – Rimbaud Poésies complètes) peut témoigner en ce sens, c'est un mystique dévoré par les « souffrances modernes », mais qui se situe dans le domaine de la Raison. Il devient Voyant par le travail, il doit recourir à la Raison. Ce n'est pas un état inné, brut, sauvage. C'est un état qu'il doit créer. Il vit dans la deuxième moitié du XIXème siècle et il devance de peu Nietzsche et Dostïevski sur l'intuition d'un humanisme en crise. Impossible de vivre avec la seule Raison, mais impossible de vivre sans la Raison ! Impossible de vivre sans la foi, mais impossible de vivre avec la foi ! Il ne s'agit plus de se contenter de dire qu'il est « préférable » de croire, mais de constater que force est de reconnaître qu'on a « besoin » de croire. Mais l'homme est doué d'intelligence, donc de raison. Jusqu'à quel degré alors va-t-il être libre ? Peut-on mesurer cet écart ? Et comment ? Rimbaud répond « qu'on ne sait rien de ce qu'il faut savoir ». Et face à cette impossibilité, il est « résolu à ne rien faire ». Là aussi, comme dans sa tentative de parvenir à l'absolu en devenant Voyant, c'est l'échec !

La partie est perdue pour Rimbaud. Il n'existe pas d'ouverture où pourrait s'introduire le dogme catholique.

Alors, sa conversion à l'hôpital de Marseille ?

Rimbaud est seul face à sa sœur. Il agonise. Après sa confession, il tient des propos sacrilèges à Isabelle. Elle ignore son aventure lyrique dont Rimbaud ne veut plus entendre parler.

Alors, pourquoi lui refuser, à sa sœur qui est sa seule présence à son chevet avec les médecins qui le fuient, car il les bouleverse par ses récits et par ses pleurs, cette démarche qui rassurera sa sœur, certaine alors que son frère a fait « une bonne mort ».

Yves Bonnefoy, un des plus grands spécialistes de Rimbaud, ne croit pas non plus à cette conversion de l'agonie :

« La conversion » de Rimbaud, si elle eut lieu, n'a pas été la première poussée d'espoir. Mais dans toutes les autres –tant que Rimbaud fut conscient – il apparaît que Dieu ne répondit pas. Souvent détesté pour cette morale qu'il cautionne, quelquefois attendu avec gourmandise, le dieu chrétien fut toujours dans *Une saison en enfer* ou les *Illuminations* un absent, et si la recherche de Rimbaud peut avoir valeur de témoignage, c'est bien et c'est seulement de cette mort du divin que

Nietzsche aussi a décrite. Qu'on fasse de l'émotion d'un mourant le signe du réveil de Dieu si l'on peut le croire. Mais qu'on ne cherche pas la présence de celui-ci dans une poésie qui l'a souvent provoqué sans rien rencontrer que son silence.

Pour le poète breton Xavier Grall « Rimbaud ne s'est pas converti ». Pour lui, il n'était pas convertissable, puisqu'il n'avait jamais cessé de croire. « Je n'ai vu de foi de cette qualité. Il n'est que les sourds et les aveugles pour voir dans la foi un lac étalé, une ligne continue, une adhésion sans trouble à un être abstrait et bonasse. Job hurle sur l'ordure. La croyance de Rimbaud passe par la révolte et le cri : une ligne brisée. Rimbaud restera toujours incompris par ces deux catégories de la condamnation : les dévots et les esprits forts. »

Mais là où, manifestement Xavier Grall se trompe, c'est qu'il considère que le Dieu de Rimbaud est le Dieu catholique d'Isabelle, le Dieu de son enfance, quand bien même il en aurait fait une ligne brisée. Or, Rimbaud avait crié : « Je ne me crois pas embarqué pour une noce avec Jésus-Christ pour beau-père ».

Le confesseur de Rimbaud, lui, ne s'y est pas trompé. Il loue la foi de Rimbaud, mais il se garde bien de lui apporter l'eucharistie des catholiques. Arthur n'aura pas l'hostie et les explications d'Isabelle sont ridicules : il aurait profané l'hostie en la recrachant involontairement...

La foi de Rimbaud s'adressait au Dieu d'Isabelle, aussi bien qu'au Dieu des Juifs ou des Musulmans. Il avait travaillé à croire en Dieu et si Dieu était une réalité, il pouvait peut-être le guérir.

Pierre Petitfils, historien de Rimbaud, écrit d'ailleurs : « Disons que Rimbaud ne s'est pas, à la lettre, converti et que, s'il n'est pas allé plus loin dans la vie de la croyance, c'est en reculant dans celle de l'incroyance qu'il a fait le plus long trajet. »

Une fois de plus, Rimbaud tente le pari de Pascal. La forme porte peut-être en elle l'esprit. Il le tente avec sa théorie du voyant, il le tente en travaillant à se rendre catholique.

C'est le doute et cette soif d'amour révélée par sa quête d'absolu qui ont fait de Rimbaud « Rimbaud le voyou », selon le titre du livre que lui a consacré Benjamin Fondane.

Celui-ci insiste sur l'attitude de fuite de Rimbaud. Croyant que son moi est mortel (*Je est un autre*) il tente de le tuer. D'abord le moi du Voyant dont il veut violemment s'emparer par le dérèglement de tous les sens, mais vite il s'aperçoit que ce n'est qu'un « sophisme magique » selon les termes de Fondane. Rimbaud a triché, il a simulé la folie. Devant la catastrophe de l'échec, il fuit, il fait route pour Aden, pour l'Afrique. Il fuit la poésie pour le commerce. Rimbaud le poète est mort, Rimbaud l'homme d'affaires lui succède. Et il va explorer le commerce avec la même rage qu'il avait exploré la poésie. Une boulimie d'actions, une boulimie d'apprentissage de savoirs matériels. Il commande une panoplie de livres techniques car ce surdoué est à l'aise dans tous les domaines comme il l'était jeune dans la composition latine. Sa volonté est « d'avoir de quoi » selon sa propre expression. Pour cela il va trafiquer

dans l'inconnu africain comme il trafiquait dans l'inconnu de la poésie. En découvreur.

S'il ne supporte pas qu'on lui rappelle son combat avec les mots pour donner sens à la vie, son nouveau combat, physiquement exténuant sous la fournaise de l'Afrique, n'estompe pas son désespoir. Car réussir dans ses affaires, c'est pour en finir avec les vicissitudes d'une existence matérielle précaire. Il veut s'enrichir pour mener enfin une vie paisible, apaiser son moi qui dans les deux vies qu'il a traversées, le tourmente.

Vivre dans la quiétude auprès d'une femme et d'un enfant, tel était le projet, l'aspiration profonde du Voyant... Et la maladie lui refusera ce paisible destin.

En conclusion et pour ne plus abuser de votre temps, mais non pour conclure sur Rimbaud dont le mystère traversera encore les siècles à venir, tout créateur est le produit de son époque qu'il cristallise ou qu'il transfigure.

Rimbaud a vécu de 1854 à 1891, dans cette seconde moitié du XIXème siècle qui vit l'enracinement de la République, l'association du capital et du travail, l'essor industriel en même temps qu'un monde rural rythmé par la vie des champs, l'école publique obligatoire, la défaite de Sedan, le siège humiliant de Paris, la Commune, l'Exposition universelle, l'affaire Dreyfus, les rapports orageux entre l'Eglise et l'Etat, l'anticléricisme etc.... C'est une turbulente et brouillonne histoire.

De celle-ci émerge ce poète maudit aux allures de vagabond et aux semelles de vent qui a su tracer pour les générations futures, dont la nôtre, « cet océan de sillons jusqu' au bout de la France », décrit par Paul Claudel.

La IIIème République était fondée sur « l'ordre moral » que l'on redécouvre aujourd'hui. Mis à l'écart de cet ordre moral, considéré surtout comme un phénomène peu fréquentable plus que comme un poète visionnaire de son vivant, Arthur Rimbaud est devenu pour les générations futures, un véritable guide qui a transformé la vie de bien des hommes. Il marquera à jamais l'histoire de la poésie en incarnant la quintessence du Symbolisme.

Sa vie spirituelle fût celle d'un explorateur solitaire guidé par lui-même, voué à l'échec, balloté entre la recherche d'un Absolu et l'évasion d'une réussite matérielle, jusqu'au silence qui le délivra.

Christian Saint-Paul

